

DU FEUILLETON-ROMAN.—ÉTUDES CRITIQUES.

LE JUIF ERRANT, LES MYSTÈRES DE PARIS, ETC.,

Par M. Alfred Nettement.

SUITE ET FIN.

M. Sue, dans son Juif-Errant, a dirigé constamment ses attaques contre la compagnie de Jésus, qu'il a tâché, par tous les moyens possibles, de rendre odieuse; nous ne perdrons pas ici notre temps à faire son apologie ni à la justifier: M. Sue, par ses exagérations, y réussit beaucoup mieux que nous ne saurions le faire.

Les jésuites, tels que les conçoit le romancier, composent une bande de mal-fauteurs redoutables, beaucoup plus redoutables que ceux que nous voyons journellement comparaître devant les Cours d'assises... Ainsi, dans la confrérie secrète où Rodin rend compte à l'abbé marquis d'Aigrigny de l'état des affaires de la société, on voit que l'enlèvement, que les jésuites ont ordonné en Espagne, a réussi; qu'ils l'ont fait pour l'Italie, par un écrivain perdu de mœurs, par un infâme à leurs gages, un écrit incendiaire contre les Français, qu'ils entretiennent auprès d'un prince, qui n'est pas nommé, un agent qu'ils excitent au régicide, et que comme l'assassin éprouve un dernier scrupule, le supérieur des jésuites de Paris ordonne "de continuer à agir sur son imagination par le silence et la solitude, et de lui faire relire la liste des cas où le régicide est autorisé et absous." On voit encore les jésuites ordonner à une femme, à la fois courtisée par le père et le fils, "de céder plutôt au fils, parce que le ressentiment de la jalousie sera bien plus cruel chez le vieillard, et que pour se venger de la préférence donnée à son fils, il dira ce que tous deux ont intérêt à cacher," et ce que les jésuites ont intérêt à connaître. Deux ou trois servantes du curé Ambrosius ont disparu, et l'on parle de meurtre: les jésuites défendent Ambrosius tant qu'il sera possible de le défendre. Ils donnent 25 louis de gratification à Fra Paolo qui, par ses calomnies, a réduit Boccari, chef célèbre de patriotes Italiens, au désespoir et au suicide. Ils sont en relation avec la danseuse Ducorner, qui gouverne d'une manière absolue le prince régnant d'un des petits Etats d'Allemagne, et pour agir sur cette fille, ils ne font aucune difficulté de se mettre en relation avec son amant, qui a été condamné au baign comme faussaire... C'est si bien l'idée de M. Sue de représenter les jésuites comme des hommes capables de tous les crimes, qu'il les met en parallèle avec la secte des évangélistes de l'Inde, et qu'il leur donne la palme de la scélératesse et de la perversité.

M. Sue a eu encore une intention qui est bien plus mauvaise et bien plus dangereuse que celle déjà si mauvaise de calomnier un corps d'individus qui sont nos contemporains, que nous pouvons coudoyer à chaque instant dans la rue et partout. Il a cherché à flétrir et à annéantir les principes religieux aux dépens d'une chose ridicule, impossible, car elle détruirait rapidement les bases de l'ordre social si elle était réalisée. M. Nettement fait parfaitement ressortir ce tort de M. Eugène Sue.

"L'esprit du bien est profondément anti-catholique. En voulez-vous une preuve? tous les personnages qui représentent des idées religieuses sont ou monstrueusement vicieux, ou stupidement fanatiques; tous les personnages qui n'ont que des idées de religion naturelle, c'est-à-dire qui ne sont pas chrétiens, sont vertueux, honnêtes jusque dans la débauche, purs jusque dans la boue. Cette nomenclature est curieuse à présenter. Agricole, religion naturel, c'est le meilleur des fils, le plus brave et le plus généreux des hommes; Dagobert, son père, l'ancien grenadier à cheval, qui sabrait avec beaucoup de sensualité les moines espagnols (ces expressions sont de M. Sue), Dagobert, qui appartient aussi à la religion naturelle, est le modèle des maris, des pères, des serviteurs, des soldats, des Français. La Mayeux religion naturelle, c'est la plus sainte, la plus douce et la plus dévouée des créatures. Adrienne de Cardoville, religion naturelle, fort naturelle, car elle brûle de l'encens devant un groupe de Daphné, et Chloé, qu'elle regarde comme le type de la beauté, c'est la plus noble, la plus généreuse, la plus fière, la plus magnanime des femmes. Le négociant François Hardy, religion naturelle; aussi est-il plein d'une bonté paternelle pour ses ouvriers, qu'il associe à tous les bénéfices de sa manufacture, dans la proportion de leur travail..... Il n'est pas jusqu'à Couche-tout-Nu et à Céphycé, dite la reine Bacchante, qui, au milieu de leurs débordements, conservent une noblesse de cœur et une générosité admirable, ne fassent de fort belles actions entre une orgie et une de ces contredanses excentriques que la pudeur des

sergents de ville interdit aux barrières: il est vrai qu'on ne peut nier que les figurants du quadrille de la tulipe orangeuse appartiennent essentiellement à la religion naturelle.

"Prenez maintenant le revers de la médaille, et passez en revue les personnages du roman qui appartiennent à la religion catholique. C'est Rodin, un monstre de crimes, un Satan fait homme, qui épouvante Faringhea; ce redoutable chef de la secte des évangélistes de l'Inde, par la supériorité de sa scélératesse; c'est un abbé marquis d'Aigrigny qui ordonne et stipendie le vol, la violence, la fraude, l'adultère, afin d'arriver à la spoliation d'une famille innocente, et pour qui le meurtre et le régicide sont des moyens ordinaires; c'est une princesse Saint-Bizier qui après avoir étonné le monde par le nombre et le scandale de ses adultères, cherche dans la religion le moyen de satisfaire ses passions de haine et d'envie; qui, tout en recevant dans son salon les évêques et le clergé, se plaît à jeter ses anciennes rivales dans la honte et le désespoir, et ses anciens amants dans le suicide, etc. etc.

"... Qu'il nous soit permis, avant de quitter ce sujet, d'adresser une question à M. Sue: s'est-il jamais demandé ce que c'était que le christianisme qu'il peint sous des couleurs si horribles? A-t-il mesuré d'un regard cette grande figure de la religion, qui, descendue, il y a dix-huit cents ans, du Calvaire, a traversé les peuples et les civilisations en faisant le bien comme son divin fondateur; car le mal que les passions humaines ont pu faire en son nom, ses principes le réprouvent et le condamnent; et qui après avoir prié sur le tombeau des empires, comme nous prions sur le tombeau de nos proches, se relève et se met en route vers son immortelle destinée? Sait-il bien que les plus longues histoires n'obtiennent dans l'histoire de la religion que la place d'un chapitre? A-t-il eu le temps d'apprendre que le christianisme fonda tout dans le monde moderne; que la fraternité des peuples n'est que l'esprit évangélique appliqué à la politique; que la philanthropie n'est que la charité; que l'esprit d'égalité, dans ce qu'il a de juste et d'élevé, descend en ligne directe de la sainte Montagne du haut de laquelle celui qui voulut naître dans une crèche envoya un pêcheur avec onze compagnons, sortis comme lui des rangs les plus infimes du peuple, à la conquête du monde!

"Que peut espérer M. Sue de cette guerre faite au catholicisme? le détruire en France? Une fois déjà on l'a détruit officiellement, et bien peu d'années après, on le sait, Napoléon, quand il voulut édifier sur des ruines, se hâta de le rappeler en motivant ainsi cette grande mesure de réparation sociale, dans le rapport sur le concordat: "Les lois ne régissent que certaines actions, disait-il: la religion les embrasse toutes; les lois n'arrêtent que le bras, la religion règle le cœur; les lois ne sont relatives qu'au citoyen, la religion s'empare de l'homme. La morale sans dogme religieux ne serait qu'une justice sans tribunaux... Sait-on bien ce que serait un peuple de sceptiques? Le scepticisme isole les hommes autant que la religion les unit; il ne les rend pas tolérants, mais frondeurs; il dénoue tous les fils qui les attachent les uns aux autres; il fortifie l'amour-propre et le fait dégénérer en un sombre égoïsme; il substitue des doutes à des vérités; il arme les passions et ils est impuissant contre les erreurs; il inspire des prétentions sans donner de lumières; il mène par la licence des opinions à celle des vices; il flétrit les cœurs, il brise les liens, il dissout la société." Sont-ce là des maximes de circonstance: vérités en 1802, mensonges aujourd'hui, ou des principes d'une justesse éternelle? M. Sue a-t-il quelque chose à mettre à la place de la religion comme lien social, ou a-t-il une religion à mettre à la place du catholicisme?"

L'auteur du Juif-Errant, à son insu peut-être, a si bien senti que la résignation était une vertu sublime, qu'il a tracé avec beaucoup de grâce et de sensibilité le portrait touchant d'une pauvre fille du peuple appelée la Mayeux. Elle est bossue, comme son surnom l'indique, faible, en proie à la misère, et cependant elle est bonne. En elle se trouve consommé un des grands mystères de l'humanité, le mystère de l'alliance de la beauté morale avec la laideur physique. C'est, suivant une comparaison charmante de Fielding: "la patience qui sourit à la douleur assise sur son tombeau." Loin d'en vouloir au bonheur, elle, pour qui le bonheur n'est qu'un mot, non-seulement elle pardonne à la beauté, mais elle l'admire; elle ne se plaint pas de sa situation, ne se révolte pas contre son sort; elle travaille, souffre et fait le bien. Elle trouve tout naturel que les autres soient beaux et heureux, et qu'elle soit triste, difforme et livrée à la dent aiguë de l'infortune. Que cette figure si chrétienne me plaît bien mieux que celle d'Adrienne de Car-